

**Mémoires du péronisme dans les célébrations du Bicentenaire de la Révolution de Mai
(Buenos Aires, 21-25 mai 2010).**

Natalia Molinaro

ALHIM, Université Paris 8

Je voudrais commencer par remercier les organisatrices de m'avoir invitée à fermer cette journée d'études. C'est pour moi l'occasion de venir proposer quelques pistes de réflexion à partir d'un événement récent témoignant des reconfigurations de l'héritage péroniste proposées par le kirchnerisme : les célébrations du Bicentenaire de la Révolution de Mai qui se sont tenues à Buenos Aires entre le 21 et le 25 mai 2010. Lors de mon travail de thèse, j'ai pu observer et démontrer en quoi l'ensemble des représentations mobilisées, ainsi que le rituel déployé pour commémorer les événements de la Semaine de Mai avaient consisté en une refonte, une réactualisation du système symbolique traditionnel et une réinvention de la tradition patriotique. Cette journée d'études est l'occasion d'aller plus loin dans ma réflexion et d'émettre l'hypothèse que ces célébrations ont également permis d'établir une continuité entre premier péronisme et kirchnerisme, et de réinventer une tradition patriotique péroniste tout en construisant une culture politique nationale, autrement dit, partagée par un grand nombre de citoyens.

Cette réflexion part du constat effectué par Serge Berstein concernant le caractère évolutif de la culture politique, dont il rappelle les conditions d'élaboration (Berstein, 1992). Pour lui, la culture politique est une « clé » pour la compréhension du phénomène politique : elle introduit de la diversité, du social, des rites, des symboles (Berstein, 1992 : 67). Elle consiste en un ensemble de comportements collectifs et de systèmes de représentations qui s'appliquent au politique dans une société donnée. Il considère donc que son extension peut varier d'une période à l'autre de l'histoire, d'un système politique à un autre, et que des éléments comme les structures de sociabilité, les règles éthiques, les canons de l'esthétique, les pratiques de la vie privée peuvent faire partie de la culture politique. Cette vision n'est en rien hermétique puisqu'il considère également que la culture politique peut se trouver « colorée » ou se nourrir d'autres éléments, issus d'autres cultures, politiques ou non. Elle peut également parfois rejoindre d'autres traditions politiques et d'autres systèmes de représentations. Autant d'aspects que j'ai pu observer dans le cadre de ma thèse, au moment d'analyser les célébrations organisées par les gouvernements Kirchner pour la commémoration du Bicentenaire de la Révolution de Mai en 2010.

Etudier une « fête de la souveraineté » telle que fut la célébration du Bicentenaire implique non seulement de tenir compte des enjeux historiographiques de l'événement, mais aussi de sa dimension sociale et politique. D'autant plus que fête de la souveraineté et fête

partisane peuvent, bien souvent, se rejoindre et se confondre (D. Tartakowsky, 1994 : 48). En effet, d'une part, j'entends par « fête de la souveraineté » la définition que nous en donne Alain Corbain (1994 : 25), c'est-à-dire une fête qui vise au rassemblement à l'échelle nationale. La fête est alors « un moment de surabondance » et de « communion » qui peut se déployer « à l'ombre du pouvoir », c'est-à-dire, dépasser les clivages politiques liés à la présence de tel ou tel parti au gouvernement et se détacher des enjeux politiques du moment. Selon lui, la fête de souveraineté « conforte la légitimité du pouvoir par la réitération des arguments qui la constituent, elle rappelle les événements fondateurs, elle renoue la chaîne des temps ». Elle permet donc de construire à la fois une légitimité, une totalité, mais aussi une continuité.

Mais d'autre part, je tiens compte du fait que la fête de souveraineté n'en n'est pas moins teintée d'une couleur politique. C'est presque inévitable, si l'on considère que chaque groupe va puiser dans sa mémoire collective les référents culturels nécessaires pour représenter sa vision du monde, de la nation et de l'histoire. À quoi faut-il ajouter que le risque de se trouver face à « une fête morte », selon l'expression d'A. Corbain, était grand en Argentine : le rituel était d'autant plus désuet que le système de représentations traditionnel était entré en crise avec l'effondrement du modèle néo-libéral en 2001 – et peut-être même avant cela, en raison des nombreuses dictatures militaires que l'Argentine a connues. Cette fête de la souveraineté devait donc permettre la transgression, elle devait être transgression elle-même. Elle devait proposer un système de représentations réactualisé et un rituel rajeuni, régénéré, réinventé. Le caractère subversif de cette célébration – pour reprendre un terme que les généraux de la Junte militaire aurait certainement utilisé pour qualifier le cérémoniel déployé pour la commémoration d'un événement fondateur comme la Révolution de Mai – est peut-être, paradoxalement, l'un des éléments ayant permis qu'aucun débordement n'ait eu lieu.

Cette fête de la souveraineté fut également une fête révolutionnaire, telle que la décrit A. Corbain (1994 : 8). Mais nous y retrouvons également des éléments permettant de la rapprocher de la fête partisane, en tant que « fête identitaire exprimant les valeurs dont le groupe se réclame et le monde auquel il aspire » (D. Tartakowsky, 1994 : 48). Le matériel puisé dans la culture péroniste à travers la revalorisation de figures et d'événements laissés de côté par l'historiographie traditionnelle libérale-conservatrice allait permettre de réactualiser le sens donné à cette commémoration. En effet, en 2010, le caractère fondateur de la Révolution de Mai 1810 était plus que jamais remis en cause. Des ouvrages comme celui de Norberto Galasso (2010), Raúl Fradkin et Jorge Gelman (2010), ou encore celui du groupe Los Historiadores y el Bicentenario (2010), procédaient alors à un état des lieux, à une déconstruction du mythe fondateur et revenaient sur les conditions de son élaboration. La fête partisane a ainsi nourri la fête de la souveraineté, c'est-à-dire que des éléments appartenant à la culture politique kirchneriste ont contribué, de par leur efficacité, à redéfinir les cadres de l'identité nationale.

Les célébrations du Bicentenaire ont eu trois effets simultanés : d'abord, la réactualisation du mythe fondateur, par l'ajout de nouvelles séquences empruntées à une autre tradition historiographique, dite fédéraliste, ou encore à une mémoire sociale et historique récente, en particulier les épisodes traumatiques, comme la dernière dictature militaire (1976-1983). Ensuite, la réinvention de la tradition patriotique, avec la transgression des cadres établis, notamment concernant les modalités du rituel. Enfin, ce même procédé a permis, dans le cadre d'une fête de la souveraineté, de réactualiser la tradition péroniste, d'établir une

continuité entre premier péronisme et kirchnerisme et ainsi, d'ancrer cet héritage jusque dans le présent. C'est sur ce point que nous allons nous concentrer maintenant.

La création d'un lien de continuité

Plusieurs éléments ont introduit un lien de continuité entre premier péronisme et kirchnerisme. Nous nous intéresserons d'abord aux symboles et à l'évocation d'épisodes de l'histoire jusque-là censurés par les gouvernements militaires successifs, puis refoulés par les mémoires. Nous reviendrons ensuite sur la pratique festive mise en œuvre pour le Bicentenaire, qui puise dans la fête partisane et dans ce que nous pouvons désormais appeler une tradition, issue d'un péronisme de gauche qui s'affirma dans les années soixante-dix. J'entends par tradition cet ensemble de pratiques de nature rituelle et symbolique gouverné par des règles ouvertement ou tacitement acceptées que nous décrivent Eric Hobsbawm et Terence Ranger (1983). Il s'agit d'un « éventail de matériaux » accumulés dans le passé et qui est toujours disponible (E. Hobsbawm, T. Ranger, 1983 : 11). Il fournit un substrat à partir duquel la tradition peut se réinventer, parfois à grande vitesse, en créant de nouveaux langages pour traduire le mythe et « l'accomplir » (C. Bergé, M. Boccara, 2004), autrement dit, achever un processus d'actualisation et ancrer le mythe dans le présent et le collectif. Ce processus de réinvention puise dans une mémoire qui est avant tout sociale, mais aussi dans une culture, qui est bien souvent politique.

Dans le cadre du Bicentenaire, en particulier des célébrations qui ont eu lieu à Buenos Aires entre le 21 et le 25 mai 2010, le gouvernement n'a pas hésité à rendre visible son appartenance politique et à revendiquer l'héritage péroniste, ce qui n'était pas sans risques dans une société que ces questions divisent. Eva Duarte Perón fut par exemple désignée « femme du Bicentenaire ». Une exposition lui fut consacrée en juillet 2010 dans la Galería de Patriotas Latinoamericanos de la Casa Rosada, qui avait été inaugurée le 25 mai 2010. Dans son discours, la présidente justifiait ce choix en évoquant l'universalité de la figure d'Eva Perón : « Parler d'Eva, c'est un peu parler de l'histoire de la femme en politique »¹, disait Cristina Fernández de Kirchner dans son discours d'inauguration. Elle en faisait également un exemplum, en tant que « véritable créatrice du concept de justice sociale, qui vint remplacer celui de charité ou bienfaisance ». Eva, pour la présidente, fut une « réparatrice du social ». Elle devenait ainsi un emblème et faisait son entrée dans le panthéon national. Ce choix, bien sûr, entraînait en résonance avec les enjeux du présent, avec une femme à la présidence et des valeurs qui se voyaient ainsi réactualisées, portées désormais par le kirchnerisme.

Un an plus tard, en juillet 2011, le décret n°329 officialisait le statut de « femme du Bicentenaire » d'Eva Perón. Deux œuvres, réalisées par le plasticien Daniel Santoro et le sculpteur Alejandro Marmo, furent installées sur les façades nord et sud de l'ancien bâtiment de Ministerio de Obras Públicas, abritant aujourd'hui les bureaux du Ministerio de Desarrollo Social et du Ministerio de la Salud. Ce bâtiment surplombe l'avenue 9 de Julio, où avait été installée la Promenade du Bicentenaire entre le 21 et le 25 mai 2010. La première œuvre, intitulée « Eva de los humildes », fut inaugurée le 26 juillet 2011, jour de commémoration de la disparition d'Eva Perón. Elle reproduisait l'illustration utilisée en couverture de l'ouvrage autobiographique *La Razón de mi vida*, publié en 1951, année du décès d'Eva Perón. Orientée vers le sud, regardant vers la place Constitución et les quartiers pauvres de la capitale, cette représentation d'Eva Perón en faisait officiellement une icône. Quant à la seconde, située sur la face nord du bâtiment, elle fut inaugurée un mois plus tard, le 22 août 2011, date du 60^{ème} anniversaire du fameux discours que prononça Eva Perón lors du Cabildo ouvert convoqué par la CGT argentine, lorsque celle-ci exigea d'avoir Eva Perón comme vice-présidente aux

côtés de Juan Domingo Perón, dans le cas où la formule Perón / Eva Perón gagnerait les élections prévues le 11 novembre 1951. Eva Perón devait y renoncer quelques jours plus tard, le 31 août 1951.



Fig. 1 : « Eva de los humildes »

Façade sud du bâtiment du Ministerio de Obras Públicas

Source : Dirección Nacional de Dispositivos Territoriales Móviles



Fig. 2 : « Eva », façade nord de l'ancien Ministerio de Obras Públicas.

Source : Ministerio de Desarrollo Social

Dans le cadre des célébrations officielles du Bicentenaire organisées à Buenos Aires entre le 21 et le 25 mai 2010, la figure d'Eva Perón fut largement mise en avant, presque davantage que celle de Juan Domingo Perón. Le vidéomapping projeté sur la façade du Cabildo le 25 mai 2010 lui rendit néanmoins hommage². Ce spectacle en trois dimensions, alliant son et lumière, proposa un condensé de l'histoire nationale, depuis les Invasions anglaises de 1806 jusqu'à l'arrivée du kirchnerisme au pouvoir. L'arrivée de Perón au pouvoir est évoquée par le biais d'images d'archives de la foule en liesse répétant le nom du général, sans doute lors de la grande mobilisation ouvrière et syndicale qui eut lieu le 17 octobre 1945 et qui exigeait la libération de Juan D. Perón, alors colonel. Un an plus tard, il gagnait les élections présidentielles. Puis une photographie gigantesque et en couleurs de Perón apparaît au centre de la façade du Cabildo. Il salue le spectateur, tandis que s'affichent des messages linguistiques rappelant les acquis et les dates fondatrices du péronisme : « 17 de octubre », en référence à la commémoration du 17 octobre 1945, instauré Jour de la Loyauté – Día de la Lealtad – et célébré comme une date fondatrice, voire une fête patriotique, pendant le gouvernement péroniste, « Justicia social », « Estado de Bienestar », « YPF », en référence à la politique sociale et industrielle menée lors du premier gouvernement de Perón. Pendant ce temps, un extrait en images du discours d'adieux prononcé par Eva Perón le 17 octobre 1951 est diffusé sur la partie gauche de la façade du Cabildo, tandis que s'affichent les expressions « Justicia social » et « pueblo ». Ces messages avaient une forte résonance dans le présent, puisqu'ils devenaient les mots d'ordre du kirchnerisme, à la veille de la renationalisation d'entreprises emblématiques comme Yacimientos Petrolíferos Fiscales (YPF) et Aerolíneas Argentinas, privatisées dans les années 1990 par le gouvernement – également péroniste – de Carlos S. Menem. Ainsi, le kirchnerisme devenait le digne héritier de l'héritage péroniste, par opposition au péronisme de droite, libéral et conservateur, incarné par des figures comme Carlos Menem ou Eduardo Duhalde, responsable de ce que les Argentins appellent le Massacre de Avellaneda (2002)³.

Enfin, le vidéomapping fait référence à certains épisodes traumatiques de l'histoire argentine et de la mémoire péroniste, comme le coup d'Etat de 1955 et le bombardement de la Place de Mai. Dans le cadre de ce rituel de « repatrimonialisation » du Cabildo, pour reprendre l'expression de Pablo Ortemberg (2014), la mémoire sociale de la répression devenait celle de tous les Argentins. Il se construisait ainsi une mémoire collective de la violence, avec l'évocation, quelques minutes plus tard, de la répression menée par la Alianza Anti-Comunista Argentina, et par la Junte militaire qui fut au pouvoir entre 1976 et 1983. Nous retrouvons dans ce vidéomapping la structure d'un récit mythique, puisque nous partons d'une invasion pour arriver vers une libération, incarnée par l'arrivée du kirchnerisme au pouvoir. La narration historique prend ici la forme d'une *belle histoire*. C'est aussi par ce recours que lien de continuité a été créé et l'héritage du péronisme réactualisé : l'association d'éléments issus de l'héritage péroniste à des séquences puisées au cœur d'une mémoire plus récente et désormais collective a permis de dépasser les clivages idéologiques et de générer du consensus dans le présent. L'héritage péroniste devenait patrimoine.

Nous franchissions ainsi un pas vers la construction d'une nouvelle culture politique nationale. Les concerts donnés sur la scène principale de la Promenade du Bicentenaire ont contribué à ce processus de réactualisation et de patrimonialisation de l'héritage péroniste : tandis que des artistes connus pour leur adhésion aux valeurs portées par le péronisme et / ou le kirchnerisme, et parfois de renommée internationale – comme Susana Rinaldi, qui apparut de blanc et bleu vêtue, telle une allégorie de la nation – se produisaient sur scène, des messages linguistiques étaient diffusés depuis la partie inférieure de la scène. Les phrases devenues mythiques des pères fondateurs – en particulier celles de Mariano Moreno ou Juan

José Castelli – côtoyaient celles d'Eva Perón ou d'Ernesto « Che » Guevara. La musique, et plus particulièrement la musique dite populaire, joua un rôle central dans ce processus de réactualisation. Le tango et le folklore vinrent s'allier à la chanson protestataire des années soixante-dix et au rock écouté par les jeunes générations. Des artistes comme Horacio Salgán et son quintet, Susana Rinaldi, Chaqueño Palavecino, León Gieco ou Fito Páez entrèrent définitivement dans l'histoire en participant à l'officialisation d'une nouvelle culture nationale.

Les célébrations du Bicentenaire organisées par le gouvernement entre le 21 et le 25 mai 2010 à Buenos Aires ont ainsi marqué l'avènement d'une nouvelle culture politique nationale. Culture dominante, pour reprendre Serge Berstein (1992 : 72), car partagée par le plus grand nombre : nous retrouvons ici le cas décrit par l'auteur, c'est-à-dire un ensemble de représentations correspondant aux aspirations des groupes émergents de la population et dont la plus grande partie des citoyens partageaient les fondements à ce moment donné de l'histoire, même s'ils se réclamaient de cultures politiques différentes. Plus de deux millions de personnes ont assisté aux festivités et se sont promenées le long du Paseo del Bicentenario. Selon deux sondages rendus publics par le journal *Página/12* le 30 mai 2010, 9 citoyens sur 10 approuvèrent les célébrations organisées par le gouvernement⁴. L'une des raisons de ce succès fut également la transgression des cadres établis et la réinvention du rituel patriotique traditionnel.

Du symbole à la pratique : la réinvention de la tradition patriotique

Dans le discours qu'il prononça le 25 mai 2003 pour son investiture, Néstor Kirchner présenta l'ensemble de son projet de refondation de la patrie, dont le Bicentenaire fut une pierre angulaire. La crise avait mis à mal le système de représentations traditionnel, hérité de la fin du dix-neuvième siècle. C'est pourquoi, dans le décret qu'il fait ratifier en 2005, le président affirme que les célébrations du Bicentenaire ne peuvent « être réduites à une simple commémoration ». Il marque ainsi une rupture avec le décret ratifié en 1999 par Carlos Menem, alors en fin de mandat. Menem prévoyait un Bicentenaire s'inscrivant dans le sillage du Centenaire, c'est-à-dire une commémoration pure et simple de l'événement Révolution de Mai, reprenant la liturgie patriotique inventée dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle par l'élite dirigeante et militaire de Buenos Aires en vue du Centenaire. Cependant, c'était sans tenir compte de la crise économique, politique et sociale qui s'annonçait. Une véritable crise systémique qui remettrait en question les fondements même de l'identité nationale, de cet ensemble de représentations marqué par l'affectivité qui constitue ce que nous appelons la patrie. L'un des objectifs des célébrations du Bicentenaire serait donc de faire renaître un sentiment d'appartenance collective affaibli et pour ce faire, il était nécessaire de réinventer le rituel patriotique.

Là encore, la culture politique fut un réservoir : pour commencer, nous allons retrouver quelques caractéristiques de la fête partisane décrites plus haut lors de l'inauguration de la Promenade du Bicentenaire par la présidente, le 21 mai 2010. Le kirchnerisme se distingue entre autres par la force de ses pratiques militantes. Lors de chaque acte officiel, la présidente est reçue par les jeunes militants de La Cámpora et de la Juventud Peronista, pour ne citer que ces deux organisations. L'inauguration de la Promenade du Bicentenaire a repris des modalités propres à la culture politique kirchneriste : le cérémoniel solennel est délaissé pour un ton plus familier et intimiste, ce qui a pour effet de rompre la barrière traditionnelle existant entre le président de la nation et ses concitoyens. Dans ce discours relativement informel, les mots « todos » ou « todas » sont prononcés à six reprises, ce qui nous fait glisser

vers la fête de la souveraineté. Autre élément d'importance : la présence sur scène de tous les employés ayant travaillé sur cet immense chantier que fut la construction de la Promenade du Bicentenaire.

Nous retrouvons dans cette cérémonie d'inauguration certaines caractéristiques de la culture militante du péronisme de gauche des années soixante-dix. La revendication de cet héritage est également visible dans le vidéomapping évoqué plus haut. D'abord, des images du Cordobazo de 1969 et des manifestations étudiantes et ouvrières qui ont secoué le pays, alors gouverné par le général Onganía – président *de facto* depuis 1966. Le reste de la façade du Cabildo s'habille des couleurs pop qui ont marqué la culture globale de cette époque, ce qui rompt avec le noir et blanc austère utilisé pour évoquer le début d'une période où gouverneraient les militaires. La musique se fait plus entraînante : elle suggère l'espoir, l'arrivée d'une bouffée d'air frais. Des photographies de figures emblématiques de la culture argentine de l'époque et de renommée internationale, comme Julio Cortázar ou Mercedes Sosa, sont projetées sur la façade droite du Cabildo. Puis vient le tour de Mario Firmenich, le dirigeant du groupe guérillero Montoneros et une figure emblématique de la lutte armée des années soixante-dix : des images de l'une de ses déclarations, que l'on peut relier à l'annonce du retour de Perón, le font entrer dans le nouveau panthéon national. Cependant, notons que le vidéomapping n'évoque pas les divisions qui s'ensuivirent et la rupture tragique qui se manifesta l'année suivante entre ce péronisme de gauche – incarné entre autres par la Juventud Peronista et Montoneros –, le péronisme syndicaliste et un péronisme conservateur porté par les Forces Armées. Ce sont ces deux dernières tendances que Perón lui-même choisit d'appuyer. Rappelons que le jour du retour de Perón, le 20 juin 1973, eut lieu le Massacre d'Ezeiza, événement qui n'est pas représenté dans le vidéomapping. Nous passons directement, après cette séquence, au coup d'Etat militaire de 1976, après un bref écran noir et une pause sonore. Il en va de même pour le discours du 1^{er} mai 1974, qui marque une rupture définitive entre Perón et les secteurs de gauche.

Cette mise sous silence de la période allant de 1973 à 1976 a pour fonction de créer du consensus. Les liens entre Juan D. Perón et le cercle militaire, les actions de l'Alianza Anticomunista Argentina – créée par un ministre de Perón, José Lope Rega – ne sont pas évoqués. C'est pourtant durant cette période que les premiers rouages de l'appareil répressif qui caractériserait ensuite le gouvernement militaire furent mis en place. Au cours de ces années, une véritable contre-offensive fut lancée contre les organisations se réclamant du marxisme et du péronisme de gauche, comme l'E.R.P. (Ejército Revolucionario del Pueblo), les F.A.R. (Fuerzas Armadas Revolucionarias) ou Montoneros. Les disparitions et *secuestros* se multiplièrent, dépassant largement les cadres de la lutte armée. Autant d'aspects qu'il valait mieux éluder pour maintenir la légende vivante car c'est elle, rappelle Serge Bernstein, qui est mobilisatrice (1992 : 69) : elle permet l'action politique concrète à la lumière de la représentation qu'elle propose. Ce silence permet de réactualiser la figure de Perón et de maintenir le fil de la continuité entre premier péronisme et kirchnerisme, tout en octroyant à ce dernier la légitimité pour revendiquer un héritage péroniste authentique et combatif.

La revendication d'un héritage culturel s'exprima également à travers l'orientation artistique donnée aux célébrations, notamment pour le défilé final du 25 mai 2010. Le gouvernement fit appel à la compagnie de théâtre acrobatique Fuerza Bruta, connue dans le monde entier pour ses représentations spectaculaires, et dont les fondateurs ont été des acteurs essentiels du théâtre d'avant-garde pendant la transition démocratique avec la compagnie La Negra. Celle-ci fut créée en 1984 et fut active jusqu'en 1993. Elle fut vite rebaptisée Organización Negra en référence aux « scènes commandos » ou « actions artistiques

guerrilleras » (D. Lucena, 2012) que la compagnie mettait en scène dans l'espace public. Il s'agissait de reprendre et adapter les tactiques des groupes armés aux besoins d'une pratique théâtrale qui voulait prendre ses distances par rapport à l'école traditionnelle. Bien que ce théâtre ne fût pas à proprement parler un théâtre politique, contrairement au Teatro Abierto⁵ par exemple, sa démarche n'en restait pas moins subversive. Il ne s'agissait pas tant de raconter une histoire que de défier les limites du théâtre, d'interpeller le spectateur en investissant l'espace public et de créer, à travers les corps, un art « inquiétant » (D. Lucena, 2012). L'opposition politique, sans pour autant être explicite, s'exprimait à travers la démarche de la compagnie : il s'agissait de se réapproprier l'espace public, de transgresser la discipline, l'auto-censure et la normalisation imposées aux corps pendant ces années de dictature. Nous retrouvons ces caractéristiques dans le théâtre acrobatique de Fuerza Bruta, ce qui explique sans doute en partie le choix du gouvernement.

Le défilé final allait mettre en scène deux cents ans d'histoire nationale, rompant ainsi avec un défilé traditionnel des Forces Armées, par exemple. Il allait constituer l'ultime phase de la réinvention de la tradition patriotique et de la réactualisation du récit des origines. Ce fut l'événement qui fit le plus largement consensus au sein de l'opinion. Pourtant, la partie historique fut confiée à Felipe Pigna, figure très contestée dans le milieu académique et connue pour ses affinités avec le gouvernement. Mais le choix des tableaux et la mise en scène de Fuerza Bruta ont permis d'outrepasser ces questions, en évoquant des moments forts de l'histoire nationale et en faisant basculer le spectateur dans le champ de la mémoire. Chaque axe thématique – « Pueblos Originarios », « La Argentina », « El Éxodo Jujeno », El Cruce de los Andes », « Vuelta de Obligado », « El folklore. El sabor de la tierra », « Los Inmigrantes », « El tango », « Movimientos políticos y sociales », « La Industria Nacional », « La Democracia y los golpes de Estado », « Las Madres de Plaza de Mayo », « Las Malvinas », « El regreso de la Democracia », « Las crisis económicas », « Latinoamérica », « Presente y futuro », « Rock Nacional » – constituait des représentations matérialisées des fondements de l'identité nationale. L'impact émotionnel fut tel que les discours n'eurent plus leur place.

Conclusion

Avec les célébrations officielles du Bicentenaire, une nouvelle tradition patriotique a vu le jour : le « 25 de Mayo, fiesta popular ». Cette nouvelle tradition puise dans un matériel culturel et mémoriel qui est également politique. L'héritage de Perón fut non seulement revendiqué, mais aussi réactualisé. Le Bicentenaire a ainsi « renoué la chaîne des temps », pour reprendre A. Corbain. La reconfiguration proposée par le kirchnerisme dans le cadre de cette fête de la souveraineté s'est appuyée sur une ouverture du système de représentations en vue de construire une nouvelle culture politique nationale. Aux symboles traditionnels du péronisme sont venus s'ajouter d'autres emblèmes de résistance et d'autres séquences issues d'une mémoire sociale jusque-là refoulée. Autant d'éléments qui ont permis de construire un lien de continuité tout en produisant consensus et légitimité, et ce malgré la revendication d'un héritage politique qui n'est pas nécessairement partagé. On peut se demander quelle sera l'évolution de cette nouvelle tradition patriotique inventée en un temps record dans les années qui viennent. Une analyse comparative des célébrations permettrait d'évaluer les réajustements, les modifications et les continuités selon les contextes.

¹ Voir discours de Cristina Fernández de Kirchner en hommage à Eva Perón, femme du Bicentenaire, 26 juillet 2010. Accessible en ligne sur le site de la Casa Rosada : www.caserosada.gob.ar

² Ce vidéomapping est accessible sur You Tube : voir par exemple <https://www.youtube.com/watch?v=soKm-7D7tnI>

Une analyse plus poussée a été effectuée dans ma thèse de doctorat. Voir également l'article de Pablo Ortemberg, (2014).

³ Le 26 juin 2002, la répression d'une manifestation aux abords de la station Avellaneda (GBA) causa la mort de deux jeunes militants du MTD (Movimiento de Trabajadores Desocupados), Maximiliano Kosteki (21 ans) et Darío Santillán (22 ans) et fit 33 blessés. Cet événement poussa Eduardo Duhalde à convoquer des élections anticipées.

⁴ Voir l'article de Raúl Kollmann, « Nueve de cada diez aprueban el festejo », *Página/12*, 30 mai 2010.

⁵ Mouvement surgi en 1981 et qui culmina en 1985, devenant une référence culturelle de la résistance des années 1980.

Bibliographie

BERGE, C., BOCCARA, M., ZAFIROPOULOS, M., *Le mythe : pratiques, récits, théories*, Vol.I, Economica Anthropos, Paris, 2004.

BERSTEIN, Serge, « L'historien et la culture politique », dans *Vingtième siècle*, Revue d'histoire, n°35, juillet-septembre 1992, p.67-77. Accessible en ligne :

CORBAIN, A., GERÔME, N., TARTAKOWSKY, D., *Les usages politiques de fêtes aux XIXème-XXème siècles*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1994.

FRADKIN, R., GELMAN, J. (coord.), *Doscientos años pensando en la Revolución de Mayo*, Sudamericana, Buenos Aires, 2010.

GALASSO, Norberto, *Verdades y mitos del Bicentenario*, Colihue, Buenos Aires, 2010.

Grupo Los Historiadores y el Bicentenario, *Dos siglos después. Los caminos de la Revolución*, édition incluant un DVD, Prohistoria, Rosario, 2010.

HOBSBAWM, E., RANGER, T., *L'invention de la tradition* [1983], Editions Amsterdam, Paris, 2006.

LUCENA, Daniela, « Teatro de guerrilla : La Organización Negra durante los años de la posdictadura argentina », dans *Cuadernos de H Ideas*, vol.6, n°6, diciembre 2012.

ORTEMBERG, Pablo, « Video mapping de los Bicentenarios. Tecnología, narración y espectáculo en el corazón de la fiesta patria », dans *Políticas de la memoria*, n°14, verano 2013 / 2014, p.169-180. Accessible en ligne: <http://fr.scribd.com/doc/202200478/Pablo-Ortemberg-Video-mapping-de-los-Bicentenarios-Tecnologia-narracion-y-espectaculo-en-el-corazon-de-la-fiesta-patria#scribd>